



## Projections AFCAE action promotion 5 et 6 juin 2019 à Paris

Compte rendu rédigé par Jean Duchêne  
(Cinétoiles à Cluses)

### UNE GRANDE FILLE de Kantemir Balagov

Fiction – Russie – ARP – 2h17 – Sortie le 21 août 2019 – Soutien AFCAE action promotion  
Avec Viktoria Miroshnichenko, Vasilisa Perelygina, Timofey Glazkov



*1945. La Deuxième Guerre mondiale a ravagé Leningrad. Au sein de ces ruines, deux jeunes femmes, Iya et Masha, tentent de se reconstruire et de donner un sens à leur vie.*

C'est d'abord un sujet original qui n'a pas souvent été traité à l'écran. Deux femmes, qui ont participé activement à la guerre, essayent de revivre et de surmonter les traumatismes d'un passé récent. Leur amitié, presque fusionnelle, est cimentée par un secret tragique qui les lie. Le film avance lentement, avec un aspect contemplatif « russe », qui peut décourager certains spectateurs. Cette évolution lente est brisée par moments par des pics dramatiques intenses qui relancent le récit dans des directions surprenantes.

La lenteur contemplative ne m'a pas gênée car elle est compensée par le travail remarquable sur la photo de la chef-op Kseniya Sereda. La composition des plans et leur éclairage, les mouvements de la caméra enveloppant les héroïnes, les jeux chromatiques avec les couleurs vert et rouge, tant sur le plan esthétique que sur le plan symbolique nous rappellent constamment que la mort est toujours présente, prête à ressurgir.

Au final un film qui prend son temps pour mieux nous bouleverser.

### PERDRIX de Erwan Leduc

Fiction – France – Pyramide – 1h39 – Sortie le 14 août 2019 – Soutien AFCAE action promotion  
Avec Swann Arlaud, Maud Wyler, Fanny Ardant



*Pierre Perdrix vit des jours agités depuis l'irruption dans son existence de l'insaisissable Juliette Webb. Comme une tornade, elle va semer le désir et le désordre dans son univers et celui de sa famille, obligeant chacun à redéfinir ses frontières, et à se mettre enfin à vivre.*

Le début du film démarre fort et la première moitié est réjouissante. On est dans un univers décalé, en proie à la folie douce, proche de l'univers d'un Bruno Dumont.

Le thème du film fait penser à Pasolini et son « Théorème », en mode fantaisie : une fille non conventionnelle débarque dans une famille ancrée dans ses habitudes et la fait exploser. Le grand mérite du film est d'aller jusqu'au bout de son propos et de la « libération » de ses personnages. Chacun suivra sa voie.

Il faut dire que les comédiens sont tous excellents.

Là où ça se gâte c'est dans la deuxième moitié du film, quand le récit s'effiloche en évoluant vers une comédie sentimentale plus conventionnelle, et en n'évitant pas les clichés du genre, comme « la fille qui refuse de s'attacher par peur de souffrir ». Oubliée la folie douce du début pour s'acheminer vers une fin attendue.

Domage, car cette évolution du film accuse du coup le côté un peu artificiel du début. C'est le risque du changement de ton. Il faut dire que le scénario a été réécrit à plusieurs reprises, ce qui explique sans doute le manque d'unité.

## FACTORY de Yuri Bykov

Fiction – Russie, France, Arménie – Bac Films – 1h49 – Sortie le 24 juillet 2019

Avec Vladislav Abashin, Andrey Smolyakov, Dmitry Kulichkov



*Réagissant à la vente frauduleuse de leur usine, plusieurs ouvriers décident d'enlever l'oligarque propriétaire des lieux. Ils sont menés par "Le Gris", un ancien des forces armées. L'enlèvement tourne à la prise d'otage, et, rapidement, la garde personnelle du patron encercle les lieux.*

Un thriller russe ce n'est pas habituel mais un thriller russe efficace et passionnant c'est encore plus rare. Comme tous les grands thrillers, « Factory » est aussi un film politique. Au lendemain du démantèlement de l'URSS, des oligarques se sont emparés des entreprises publiques pour les faire tourner à leur profit avant de les dépecer. Comment ne pas sentir la rage du héros du film, « Le gris », et des ouvriers victimes de ces spoliations ?

« Factory » porte bien son titre car le personnage principal du film est bien cette usine monstrueuse, encombrée de machines, de cables, d'obstacles divers dont le réalisateur se sert avec intelligence dans sa mise en scène.

Nous assistons à la fin d'un monde, de l'usine elle-même et des hommes qui l'ont nourrie.

Tout se déroule dans un huis clos hallucinant, en respectant l'unité de lieu (tout se passe dans l'usine ou dans la cour adjacente) et de temps.

Les scènes d'action sont mises en scène avec virtuosité et l'utilisation de l'espace est proprement sidérante (aussi brillante que la scène finale de « Les chiens de paille » de Peckinpah). Une fusillade à la lueur des lampes torche dans l'usine gigantesque, de nuit, prend des allures dantesques. J'ajoute que le changement du point de focalisation sur les personnages ouvre à une réflexion sur la violence. J'aime beaucoup.

## GIVE ME LIBERTY de Kirill Mikhanovsky

Fiction – USA – Wild Bunch – 1h51 – Sortie le 24 juillet 2019

Avec Chris Galust, Lauren 'Lolo' Spencer, Darya Ekamasova



*Vic, malchanceux jeune Américain d'origine russe, conduit un minibus pour personnes handicapées à Milwaukee. Alors que des manifestations éclatent dans la ville, il est déjà très en retard et sur le point d'être licencié. A contrecœur, il accepte cependant de conduire son grand-père sénile et ses vieux amis Russes à des funérailles. En chemin, Vic s'arrête dans un quartier afro-américain pour récupérer Tracy, une femme atteinte de la maladie de Lou Gehrig. C'est alors que la journée de Vic devient joyeusement incontrôlable. Inspiré par les expériences de sa propre jeunesse, le réalisateur Kirill Mikhanovsky livre une comédie touchante et vivifiante.*

Un film un peu foutraque, un poil trop long, mais sacrément déjanté et réjouissant. C'est une comédie dans laquelle le héros est embarqué malgré lui – mais tout de même à cause de sa gentillesse – dans une situation qui va vite devenir incontrôlable, comme dans beaucoup de comédies américaines de l'âge d'or. Mais jamais le jeune Vic ne perdra son sens profondément humain, rendant service sans jamais se plaindre ni se lasser. Nous sommes dans l'Amérique des laissés pour compte, handicapés, membres de communautés minoritaires, juifs d'origines russe, afro-américains et les malentendus et les conflits entre tous ces personnages sont vus avec humour et humanité, en évitant tout regard condescendant. Le ton humoristique du film ne cache pas cependant le sens politique qui le sous-tend. Le réalisateur dresse un constat acéré de la défaillance des services sociaux, de l'injustice envers les pauvres. Et quand le film vire au noir et blanc, dans un souci quasi documentaire, c'est pour mieux nous faire voir la réalité. Le film n'est pourtant pas désespéré, c'est au contraire un hommage à la débrouillardise et à la solidarité des pauvres.

## TU MÉRITES UN AMOUR de Hafsia Herzi

Fiction – France – Rezo Films – 1h42 – Sortie le 11 septembre 2019

Avec Hafsia Herzi, Djanis Bouzyani, Jérémie Laheurte



*Suite à l'infidélité de Rémi, Lila qui l'aimait plus que tout vit difficilement la rupture. Un jour, il lui annonce qu'il part seul en Bolivie pour se retrouver face à lui-même et essayer de comprendre ses erreurs. Là-bas, il lui laisse entendre que leur histoire n'est pas finie... Entre discussions, réconforts et encouragement à la folie amoureuse, Lila s'égare...*

Lila, c'est Hafsia Herzi, qui est devant et derrière la caméra. Dès la première scène, caméra à l'épaule on la suit dans sa volonté de régler ses comptes avec l'ami en train de la larguer. Hafsia Herzi c'était la danseuse du ventre dans le film de Kechiche « La graine et le mulot », qui permettait aux clients de patienter en attendant le couscous. Elle envoie un clin d'œil au réalisateur en reprenant la scène sur un mode décalé. C'est donc un film sous forte influence, celle de Kechiche. Les espoirs, l'envie désespérée de vivre une histoire d'amour malgré tout, malgré les déceptions, les rencontres d'un soir toujours décevantes. L'actrice est présente dans pratiquement tous les plans du film, qui est centré sur elle. C'est du cinéma naturaliste – gros plans à profusion, dialogues improvisés – avec lequel je n'ai pas tellement d'affinité tant je le trouve paradoxalement artificiel. Les virevoltes et les égarements de Lila m'ont laissé indifférent. Et puis il faudrait m'expliquer cette tendance – qui va bientôt devenir un cliché – dans plusieurs films français actuels (voir « Une fille facile ») à adjoindre à l'héroïne un ami-confident gay ?

## UNE FILLE FACILE de Rebecca Zlotowski

Fiction – France – Ad Vitam – 1h30 – Sortie le 28 août 2019

Avec Mina Farid, Zahia Dehar, Clotilde Courau



*Naïma a 16 ans et vit à Cannes. Alors qu'elle se donne l'été pour choisir ce qu'elle veut faire dans la vie, sa cousine Sofia, au mode de vie attirant, vient passer les vacances avec elle. Ensemble, elles vont vivre un été inoubliable.*

C'est la période des vacances pour Naïma, propice à l'errance et aux aventures que va ouvrir sa cousine Sofia. A priori on est en terrain connu, la Côte d'Azur, les millionnaires, les yachts, l'argent facile pour peu qu'on le soit. On pense à l'univers de Françoise Sagan (une certaine tristesse légère), au film de Vadim « Et dieu créa la femme », d'autant que Zahia Dehar qui interprète le rôle de Sofia a des faux airs de Bardot (notamment la tonalité de la voix).

Mais le film est moins léger qu'il peut paraître d'abord, car Rebecca Zlotowski jette un regard lucide sur ce monde de « luxe et de volupté » qui masque mal son cynisme et sa violence sociale. Les nuits « magiques » ne font pas disparaître les différences de classes.

Quand au cours d'un repas dans la villa luxueuse d'une grande bourgeoise, « la fille facile » renvoie à la grande dame son mépris de classe et sa violence, on éprouve un fort sentiment jubilatoire.

Cependant avec la fin des vacances disparaît aussi l'initiatrice. Naïma suivra une voie plus conforme à sa nature profonde, généreuse. Comme dit le personnage interprété par Benoît Magimel, il y a les principes mais plus importantes encore sont les valeurs.

Le film est l'apprentissage d'une ligne de vie plus qu'une éducation sentimentale.